



Gardiennes de mère en fille

Profession ou passion, le gardiennage de refuge de montagne ? Par petites touches, deux femmes dialoguent, évoquant leurs étés passés là-haut. Pas toujours facile de faire tourner ce petit monde où l'on doit savoir exercer mille métiers différents !

Pépites de civilisation au cœur du monde sauvage, les refuges marquent une limite, celle où la montagne se montre encore accueillante. Leur fonction d'abri spartiate a évolué au cours du XX^e siècle. Ils s'inscrivent aujourd'hui dans une dynamique touristique respectueuse d'une charte qualité des hébergements d'altitude. Prototypes écologiques, ils visent en outre à réunir les conditions d'une vie propre et autonome. Les refuges ont maints visages. À chacun son caractère, sa fonction et sa problématique relatifs à la situation, l'accès, l'apport en énergie, l'approvisionnement ou la durée de la saison. Ainsi, aucune vie de gardien de refuge ne se ressemble, bien que toutes partagent le défi d'une insularité d'altitude.

Ma mère, Marie-Cécile Audibert, a passé de nombreux étés au refuge des lacs de Vens situé dans un écrin glaciaire à 2 380 mètres d'altitude en Haute-Tinée, dans le parc national du Mercantour. Ce haut lieu est marqué par une tradition de pêche, notamment au XIX^e siècle quand Victor-Emmanuel II venait plonger sa ligne royale dans les lacs. Lorsque

le territoire redevint français, les truites étaient descendues à dos de mulets pour fournir les hôtels de la Tinée. Le refuge de Vens a été inauguré en 1936 par les Eaux et Forêts, alors engagées dans la restauration des terrains de montagne, avant qu'il ne soit géré par le Club alpin.

Marie-Cécile :

« Ma petite ritournelle de Vens »

On a appris le métier. Voilà trente-et-un ans que je suis montée passer l'été là-haut, aux côtés de mon mari Jacques, aujourd'hui gardien du refuge de Rabuons, dans les Alpes-Maritimes. À l'époque, personne ne voulait garder ce coin perdu. Seuls de rares passionnés, quelques pêcheurs et les gens de la vallée venaient rompre notre solitude. Cette montagne était encore dédiée au pastoralisme et les bergers venaient parfois passer la nuit au refuge. Presque une maison de vacances ! Les temps ont changé. La transition s'est faite en douceur : on a appris le métier tout en s'acclimatant à la démocratisation des pratiques de la montagne. Aujourd'hui, garder ce refuge de quarante-cinq places demande de travailler en équipe et d'accueillir un flux de randonneurs dans les meilleures conditions. Il faut être à



LES AUTEURS

MARIE-CÉCILE AUDIBERT
Kinésithérapeute de formation et passionnée de montagne, elle garde le refuge de Vens (Haute-Tinée, Alpes-Maritimes) depuis plus de trente ans.

CAROLINE AUDIBERT
Journaliste reporter, après des recherches doctorales en philosophie, elle a réalisé une étude pour le parc national du Mercantour (voir le numéro 49 de L'Alpe). Elle collabore également au magazine Chroniques des 7 vallées.



la plus tendre
 e (ci-dessus)
 tous ses étés
 illé au refuge
 (Haute-Tinée,
 itimes) gardé
 Marie-Cécile
 ette, page de
 a transmis sa
 ur ce métier.

la fois hôte, cuisinier, secouriste, bricoleur, sherpa ou muletier. Le maître mot du métier ? L'adaptation. Faire son pain lorsque le stock est épuisé, adapter les recettes en fonction des ingrédients disponibles, accueillir les randonneurs tardifs, organiser un secours, gérer les consommations en énergie, etc. Ce refuge ne connaît pas les départs matinaux pour les grandes courses d'alpinisme. On vient à Vens se ressourcer, randonner ou pêcher. Au fil des saisons, les randonneurs d'un jour sont devenus des amis qui amènent leurs enfants ou reviennent avec leurs amis. Ainsi se tressent des liens intimes et s'entremêlent les destins autour de l'enfilade des lacs. La petite ritournelle de Vens rythme les jours, transformant la monotonie en charme.

Aventuriers de l'anodin. Si je continue d'exercer ce métier malgré sa rudesse, c'est avant tout parce que je me sens bien au cœur de cette montagne et

que mes étés passés en altitude m'ont ancrée telle une solide racine entre les roches. J'y ai vu grandir mes trois enfants et ce fut un vrai bonheur. Garder un refuge est un métier où les choses les plus anodines, comme remettre l'eau après l'hivernage, deviennent de véritables aventures. On embrasse alors une vie tournée vers l'essentiel. Laver le linge au torrent, faire son bois, monter les vivres à dos de cheval, ces gestes qui rythment la vie du refuge donnent l'impression de renouer avec la vie d'autrefois. Et c'est à nous d'effacer les traces de ce labeur pour réserver toute notre énergie à la qualité de notre accueil. Le fonctionnement du refuge dépend pourtant de technologies de pointe : hélicoptage, panneaux solaires ou micro-turbine électrique et, depuis peu, liaison Internet par satellite. Deux temporalités se chevauchent dans cet univers miniature que le gardien orchestre. Pas facile à la fin de la saison de regagner le monde sans éprouver un profond dépaysement.



La montée foudroyante. C'était un matin où je montais avec les deux chevaux de Mérens chargés des courses pour la semaine. Notre convoi volumineux cheminait tranquillement sous un ciel d'orage. Dans la traversée horizontale qui domine le vallon de Vens avant d'atteindre le col, j'entendis très nettement un bourdonnement. Les bâts métalliques attiraient la foudre ! J'essayais de faire accélérer mais, imperturbables, les chevaux allaient leur rythme. À chaque éclair, j'espérais que la foudre nous épargne...

L'or du temps. Ce soir-là, le refuge était complet. Un groupe fêtait un anniversaire. Celui d'une petite dame toute menue aux cheveux blancs, comme ces jolies poupées de porcelaine d'un autre siècle. Rayonnante, elle se tenait bien droite, un franc sourire aux lèvres. « *Je suis une jeune montagnarde* », me dit-elle d'une voix chantante. « *Cela fait dix ans que j'ai découvert la montagne et je fête ce soir mes quatre-vingt-dix printemps !* » Après ses 900 mètres de dénivelé, elle était fraîche comme un gardon. Une de ces rencontres éphémères qui font l'or du temps...

Une fermeture tardive

– Te souviens-tu, maman, de cette fermeture, l'automne où nous nous sommes laissées surprendre par la tempête de neige ?

– Comment l'oublierais-je ! Nous étions pourtant montées à pied sec...

– Mais arrivées au col, le vent soufflait déjà fort et le ciel se chargeait de nuages sombres.

– Il fallait pourtant mettre le refuge hors gel avant l'hiver et ce n'est pas rien.

– Absorbées par le travail, nous n'avons pas mesuré l'ampleur de la tempête qui se levait. Et nous voilà à descendre de nuit, brassant la neige jusqu'à la taille !

– Le chemin avait disparu et nous n'avions qu'une lampe pour deux. On avançait à tâtons.

– Il ne nous restait plus qu'à trouver les chevaux restés dans l'alpage de Morgon ! Mais là, c'est une autre histoire...

Caroline :

« Ai-je pris le virus ? »

Du coup de main au job d'été. Une enfance à vagabonder autour du refuge avec mon frère et ma sœur, à jouer aux cartes avec les amis de passage, à conduire les ânes et les chevaux, à chercher le mouton dans l'alpage... Des aventures qui aguerrissent. Chaque été, j'ai hâte de remonter dans mon paradis. Le monde du refuge m'est familier et, comme tous les enfants de gardiens, j'ai très vite donné un coup de main. Plus tard, c'est devenu un job d'été. J'ai appris la cuisine avec ma mère et me suis perfectionnée lors d'un stage chez Jacques Chibois qui revisite les recettes simples avec des astuces de chef et transmet l'art de la conservation des aliments.

Ouverture musicale du printemps, du refuge Vens situé à 2 400 m d'altitude ! Très près le travail de gardien (ici Marie-Cécile) est de nombreuses qualités morales que physico-



d'une classe verte
du Clot Xavier-
Blanc (Alpes-
Maritimes) que Caroline
et son compagnon
ont gardés deux saisons.

Le refuge de Vens
est une enfilade de
petits refuges appréciés
par les randonneurs
du Mercantour
(Alpes-Maritimes).

Un refuge en Valgaudemar. Aujourd'hui, avec mon compagnon Sylvain, titulaires du diplôme universitaire de gardien de refuge (voir les pages pratiques), nous gardons le refuge du Clot Xavier-Blanc dans le Valgaudemar (massif des Écrins ; Hautes-Alpes). Témoin de l'histoire minière de la haute vallée, notre refuge centenaire accueille les familles et les randonneurs engagés sur le tour de l'Oisans ou du Vieux Chaillol. Dans la vallée la plus himalayenne des Alpes, au bord de la rivière, règne une ambiance bucolique au pied des glaciers. À 1 400 mètres d'altitude, voici un des rares refuges où l'on peut cultiver son... potager !

La soupe aux herbes sauvages. « Elle est née d'une nécessité, celle de varier l'alimentation après un long et rude hiver », explique Dominique, garde-moniteur du parc national des Écrins, aux enfants venus en classe verte au refuge. Au menu ce soir, soupe aux herbes glanées par les enfants. « Ça piii... que ! », s'exclame Kévin, 5 ans, en cueillant les têtes d'orties. « C'est ça, les épinars ? », demande Lucie, 7 ans, en montrant une feuille légèrement farineuse. Des feuilles d'oseille, de chénopode, de berce, un soupçon de pousses de frêne ou d'ail des ours et le tour est joué ! La joie de se sentir un peu Robinsons... En attendant, place à l'observation de nos plus proches voisins : un couple d'aigles royaux qui, pour élever leur petit, a élu domicile sur une étroite vire dans la falaise surplombant le refuge. Il apprend déjà à battre des ailes, timidement !

Le sens de la communauté. Ce soir, plus que la nuit, l'orage nous isole du monde. Une semaine de pluie a eu raison de l'installation solaire du refuge. Dans la salle on susurre, on chuchote. On a sorti les bougies de secours. Quelques tasses font office de photophores. La lueur dansante des bougies réchauffe les cœurs. Dans cet espace devenu intime et secret, les gestes sont de velours. Autour du gigot d'agneau et de quelques bouteilles, on retrouve le sens de la communauté.

Planète refuge. Un refuge, c'est à mes yeux un espace d'échanges hors du commun où tous les métiers et les destins se croisent. Il y aura ce jour-là un médecin tombé du ciel pour soigner une blessure, un ingénieur spécialisé dans les énergies renouvelables qui saura nous sortir d'un mauvais pas, un cuisinier pour apprendre un tour de main. Et puis des gens venus de loin, qui racontent leur vie. Le refuge apparaît comme un centre autour duquel le reste du monde se met à graviter comme les images d'un kaléidoscope. Garder un refuge, c'est recomposer un univers à sa mesure, avec les moyens du bord. Ai-je attrapé le virus ? Le « mal des refuges » naît de ces moments d'intensité qui marquent l'âme et qui font que, chaque fois qu'on s'en éloigne, on n'a qu'une seule envie : y revenir. ❖

À consulter • Le site Internet, encore incomplet, pour la réservation en ligne des refuges de haute montagne : www.cafresa.org

• Le site Internet du refuge gardé par l'auteur de cet article : www.refugexavierblanc.com